

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

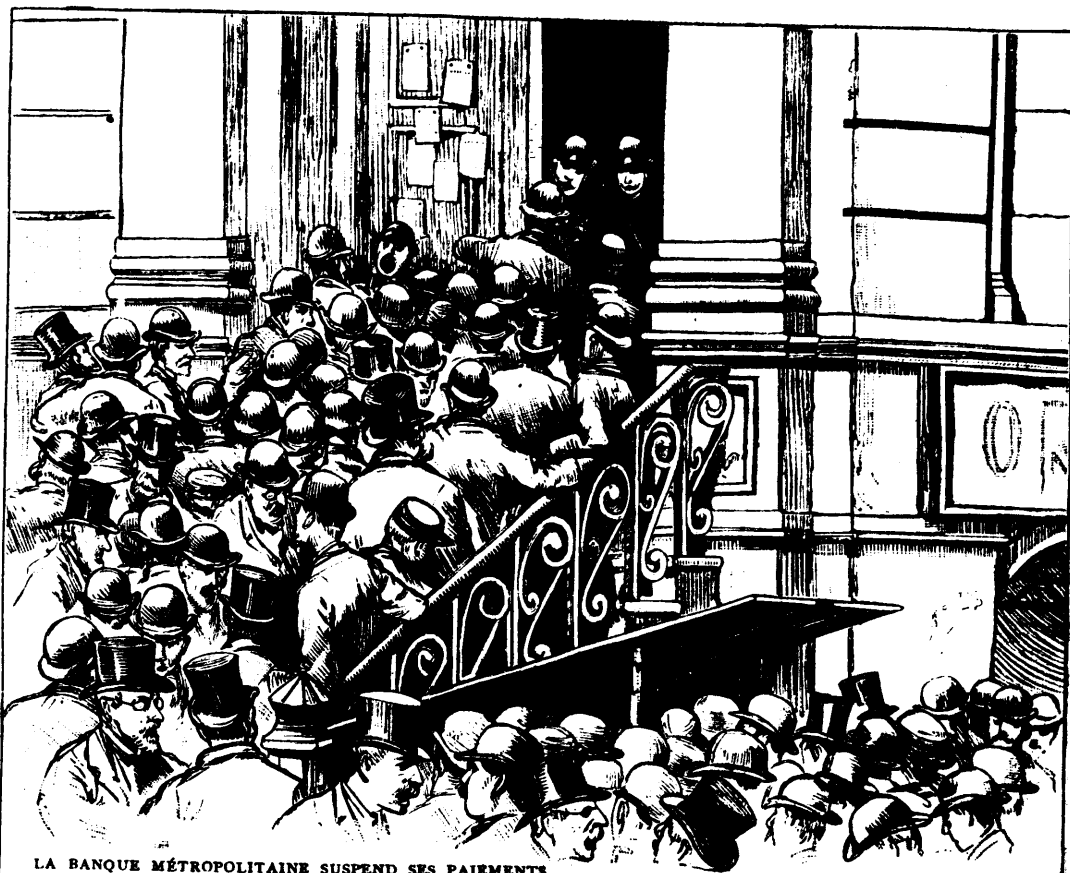
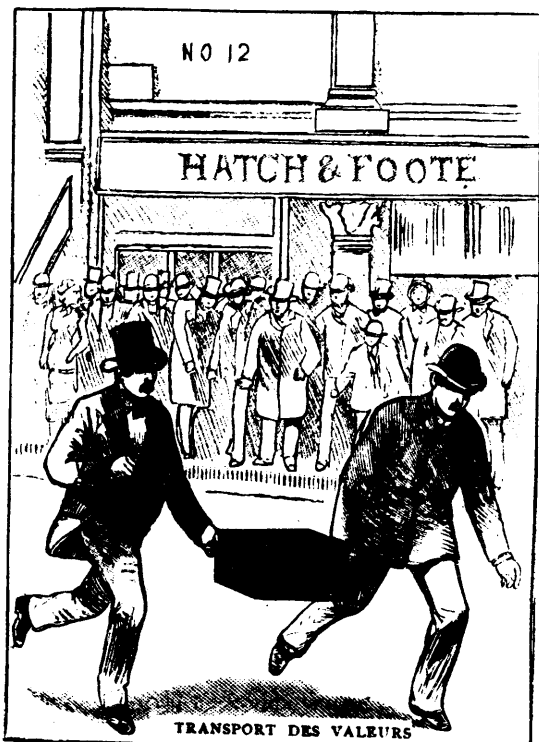
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No. 5 — Samedi, 7 juin 1884.
Bureaux : 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



NEW-YORK—LE RÉCENT DÉSASTRE FINANCIER: SCÈNE DE BOURSE.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 7 Juin 1884.

SOMMAIRE

TEXTES : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Poésie : A la France, par W. Chapman.—Soyons logiques, par Rémi Tremblay.—Nos primes.—Le dernier désastre financier.—Les ambitions de Faraude (suite), par Mlle Zénaïde Fleuriot.—Le Soudan : Vues de la Haute Egypte.—Poésie : Un baptême, par Napoléon Legendre.—Un mariage en Chine.—De partout.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : New-York — Le dernier désastre financier : Scène de Bourse.—Le Soudan : Vues de la Haute Egypte.—Gravure du feuilleton.

ENTRE-NOUS

Décidément, il est difficile d'avoir un véritable printemps et, comme l'a dit le poète :

Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier trop fier de ses fleurs étoilées.

Avec cette différence, toutefois, que nous aurions presque le droit de dire juin au lieu d'avril, et que le mal n'a pas été limité aux pommiers seulement.

Les nouvelles que nous recevons en effet des Etats-Unis sont mauvaises. Les récoltes sont compromises un peu partout, et seront même tout à fait nulles dans certaines régions.

N'est-il pas cependant bien temps que le Canada prenne sa toilette d'été pour recevoir convenablement les nombreux visiteurs qui vont arriver de toutes les parties du monde ?

* *

Quelle activité on déploie depuis quelques semaines, que d'énergie, que de préparatifs ! c'est une fièvre générale, un réveil qui nous fait honneur.

La Kermesse a ouvert la saison des beaux jours par un succès éclatant ! On a répondu noblement à l'appel des dames patronesses de l'hôpital Notre-Dame, et nos pauvres malades vont bénéficier de cette fête générale.

A peine a-t-on replié les tentes qu'il faut de nouveau se remettre au travail, il y a tant de choses à faire encore pour être prêt à temps, et le 24 juin sera vite arrivé.

Le grand Sénéchal, M. G. DesGeorges, exerce tous les jours ses cavaliers ; M. Beullac est infatigable ; le président général, l'hon. juge Loranger, est à tout et partout ; les secrétaires de l'association St-Jean-Baptiste sont sur les dents, mais tous oublient les fatigues en songeant à l'importance du but final.

Nos amis anglais sont à l'œuvre aussi de leur côté et se préparent à recevoir les membres de la société des Sciences, de Londres.

Enfin, tout le monde travaille.

* *

Le travail ! c'est bien là ce qui manque à une cinquantaine d'émigrés italiens qui sont arrivés il y a une dizaine de jours.

Ces malheureux ont été expédiés en Canada par un agent quelconque qui, comme toujours, leur promettait monts et merveilles.

La désillusion a été cruelle. Après avoir été envoyés à Brockville, puis sur la ligne du Pacifique, ils ont été forcés de revenir à pied à Montréal.

On les a vus durant dix jours s'installer tous les matins vis-à-vis le palais de Justice et l'Hôtel-de-Ville, tristes, pâles, déguenillés et portant la misère sur toute leur personne.

Triste spectacle qui montre de plus en plus la nécessité de choisir avec soin la classe d'immigrants qui nous convient.

Ce qu'il nous faut, on ne le répètera jamais assez, ce sont des cultivateurs mariés, ayant autant que possible quelques fonds qui leur permettent de s'établir et d'attendre la première récolte. Il nous faut des hommes sérieux, décidés à rester dans le pays et à devenir citoyens canadiens. Il est nécessaire qu'ils soient robustes, sobres et ne boudant pas à l'ouvrage.

C'est précisément parce qu'il a su faire un choix de colons de ce genre que M. le curé Labelle a réussi à fonder des villages prospères dans le Nord.

Car c'est le Nord qu'il faut coloniser et peupler. Cette région renferme des richesses de toute nature, et le dernier rapport de M. Obalski, ingénieur des mines du gouvernement, prouve qu'on peut espérer y découvrir bientôt une nouvelle source de fortune.

Les phosphates ont déjà contribué largement à enrichir plusieurs comtés, mais si les prévisions du savant ingénieur sont réalisées, il s'agirait d'une affaire bien plus sérieuse.

C'est la découverte de puits de pétrole.

On sait depuis longtemps qu'il existe en certains endroits de la province des sources de gaz brûlant et éclairant parfaitement, et celles qu'on vient de découvrir à Louiseville sont les plus importantes.

Tout semble indiquer la présence du pétrole. C'était l'opinion du savant géologue, sir Logan, et en 1863, le Dr Sterry Hunt a fait un rapport en ce sens. M. Obalski arrivant à la même conclusion, il est probable que le gouvernement va ordonner l'exécution de travaux spéciaux pour arriver à la preuve.

* *

Les dynamitards, qui sont devenus cosmopolites, changent de temps en temps leur champ d'opération, et c'est en Angleterre qu'ils opèrent depuis quelques mois.

Un soir de la semaine dernière, une explosion se fit entendre tout à coup dans un des quartiers les plus populeux de Londres, plusieurs rues se sont trouvées subitement plongées dans l'obscurité, et bientôt une autre bombe éclata près du Saint-James Théâtre.

Les dégâts sont considérables, presque toutes les maisons de Saint-James square ont souffert, une foule de fenêtres ont volé en éclats et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'il y a eu une quinzaine de tués et blessés.

Les scélérats qui ont fait le coup sont-ils des agitateurs irlandais, appartiennent-ils aux nihilistes, marchent-ils sous le drapeau des socialistes et, dans tous les cas, quel était leur but ?

* *

Leur but, on le devine, on l'explique : c'est de semer la terreur et de protester contre tout ce qui est pouvoir, loi, autorité.

Ne voulant pas recourir à la raison ni aux moyens légaux pour obtenir des réformes parfois nécessaires, trop ignorants pour commander, n'ayant pas assez de bon sens pour obéir, trop envieux pour admettre qu'il y ait des riches, et trop paresseux pour tenter de la devenir à leur tour, leur haine est leur guide et la bombe traduit leurs idées.

L'assassinat est le moyen admis, reconnu, adopté par une foule de gens qui naissent et vivent dans l'horreur de la Société qu'ils accusent de tous les malheurs et dont ils deviennent tout simplement les tyrans.

Etonnez-vous donc alors que ces messieurs aient leur organe spécial ?

Le *Journal des Assassins* est publié à Paris depuis deux mois. Gravures et rédaction sont dignes du titre.

Pouah ! brûlons du sucre.

* *

Ceci m'amène à un contraste.

Je viens de voir les gravures du numéro unique du *Journal de la Saint-Jean-Baptiste*, publié par M. E. Dansereau.

Julien s'est surpassé.

Il m'est impossible de vous détailler ce petit chef-d'œuvre, je n'ai fait que l'entrevoir—vous comprenez, une primeur !—mais je puis vous dire en confiance que le portrait du fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste est admirable. Vous trouverez dans ce numéro une foule de gravures qui vous intéresseront, mais l'artiste a surtout donné la mesure de son talent dans la "Bataille de Chateaugay."

Ce que je vous dis du coup de crayon de Julien vous est connu depuis longtemps, et vous en avez encore une preuve de plus sous les yeux dans le dernier numéro du *MONDE ILLUSTRÉ*, où nous avons publié le portrait de la présidente générale de la Kermesse, Mme J.-R. Thibaudeau.

* *

Peut-on admettre qu'un homme puisse être fou et enfermé pendant trente ans, dans la maison d'un citoyen, en pleine cité de Montréal, et que les autorités l'ignorent ?

On vient d'en avoir cependant la preuve.

Le bruit se répandit, au commencement de la semaine dernière, qu'on séquestrait un aliéné dans une sorte de cage, qu'il était victime des plus mauvais traitements, couchant sur le dur et mourant de faim. On ajoutait que souvent, la nuit, il réveillait les voisins par ses cris et demandait un morceau de pain.

La police, prévenue aussitôt, se rendit à l'endroit désigné.

Les choses n'étaient pas aussi graves qu'on le disait, mais on apprit que ce malheureux était en effet depuis trente ans dans cette maison, et que sa sœur, très pauvre, ne pouvait le soigner aussi bien qu'on pouvait le désirer.

Vous voyez que de là aux mauvais traitements il y a loin.

Le pauvre diable a été interné à l'asile Saint-Jean de Dieu.

* *

L'écroulement financier qui vient d'avoir lieu à New-York, et dont je vous ai parlé la semaine dernière, vient de produire un incident qui a eu un certain retentissement en Canada.

Un chevalier d'industrie de haut vol, John C. Eno, président de la "Second National Bank," de New-York, qui avait laissé un déficit de quatre millions dans sa caisse, vient d'être arrêté à Québec.

C'est le hasard qui l'a fait découvrir.

Un beau jeune homme se présente un matin chez un changeur, de Montréal, et demande de l'or anglais pour du papier américain ; le caissier, auquel les nouvelles du désastre de New-York avaient mis la puce à l'oreille, fiaire un fugitif et fait prévenir le détective Fahey, qui arrive aussitôt.

Alors commence une chasse à l'homme qui finit par l'arrestation à Québec du susdit Eno, à bord du *Vancouver*, en partance pour l'Europe.

Le prisonnier a pris la chose très gaiement, et la raison en est bien simple : son père vaut vingt millions et va payer les escapades du fils prodigue ou... je me tais, le père est si riche !

* *

Celui-là occupera donc peu la justice de notre pays.

Nous avons assez des autres qui vont s'asseoir sur le banc des accusés, devant la cour d'assises qui siège en ce moment.

Les prisonniers sont en petit nombre pour le terme de juin—tant mieux—ceci est un éloge pour la population du district de Montréal—néanmoins, on y remarque deux causes très graves.

L'affaire de Miron, accusé d'avoir tué son beau-frère Tessier, et celle de Guthman, laitier, qui a blessé très grièvement un jeune enfant, rue des Inspecteurs, il y a de cela un ou deux mois.

Et puis les vulgaires voleurs, etc.

* *

La Cour du Banc de la Reine n'a pas, du reste, juridiction criminelle exclusiv., et un certain nombre de vauriens préfèrent accepter un procès sommaire de manière à éviter la prévention.

Tel est le cas d'un repris de justice qui, accusé dernièrement d'une attaque de grand chemin, arrêté le soir, comparut le lendemain matin devant Son Honneur le juge Dugas, et choisit un jugement sommaire.

Cet intéressant citoyen a été condamné de suite à sept ans de pénitencier, et a couché le soir même dans ce charmant village de Saint-Vincent de Paul, où il va rêver tout à son aise aux vicissitudes de la vie.

C'est de la justice expéditive et bonne.

* *

La guerre a parfois son côté comique, et les dernières nouvelles d'Egypte nous en donnent la preuve.

Il y a huit jours, le 31 mai, l'armée du vice-roi d'Egypte rencontre les bandes du Mahdi—celle-là ne recherchait pas celles-ci—les Egyptiens lâchent pied au moment de commencer l'attaque, mais au même instant, c'était le soir, les officiers anglais lancent des rayons de lumière électrique pour reconnaître la position de l'ennemi qui, pris de peur à son tour, s'enfuit à toutes jambes.

Et la dépêche ajoute naïvement : "Il n'y a eu ni tués ni blessés."

Parbleu !

[Pour le Monde Illustré]

À LA FRANCE

Vieille Gaule, pays des dévouements épiques,
Sol fécondé du sang d'innombrables Cézars,
Terre des nobles cœurs, des luttes olympiques,
Des succès éclatants et des sombres hazards.

France! France! berceau de ces guerriers stoïques
Dont tous les cieux ont vu flotter les étendards,
Toi qu'Athènes et Rome, en leurs jours héroïques,
Ne surpassèrent pas dans la guerre et les arts.

Toi qui peuplas jadis les bords du nouveau monde,
Toi qui penchas souvent ta mamelle féconde
Au peuple malheureux qui traîne son boulet,

Ecoute!—sur les bords d'un fleuve d'Amérique
Il est un petit peuple, issu de l'Armorique,
Qui se souvient toujours d'avoir sucé ton lait.

W. CHAPMAN.

SOYONS LOGIQUES

Trois semaines nous séparent à peine du grand jour que tous appellent de leurs vœux. Les préparatifs vont leur train, et tout fait présager un succès complet. L'affluence nombreuse d'enfants du Canada, mus par un même sentiment de patriotisme, réunis dans une même pensée de dévouement à la cause nationale, prouvera une fois de plus que nos compatriotes savent encore, dans les grandes occasions, répondre à l'appel de la patrie.

Cette belle langue, que nous massacrions tous à qui mieux mieux; nos institutions qui se transforment insensiblement; nos lois que nous modifions tous les jours; nos usages qui disparaissent petit à petit, enfin tout cet ensemble de traditions que nos pères nous ont léguées et qui constituent notre caractère distinctif, tout cela est de notre part l'objet d'un culte constant, mais peu expansif d'ordinaire. C'est de l'amour platonique, ou je ne m'y connais pas. Cependant, après avoir couvé sous la cendre pendant douze mois, cet amour se réveille à certaines époques fixes et déborde comme la lave de certains volcans dont les éruptions sont d'autant plus violentes que la matière incandescente a été plus longtemps contenue.

* *

Il s'agit cette année du cinquantenaire de la fondation de la Saint-Jean-Baptiste. Je n'apprends là rien de nouveau à mes lecteurs, mais tout le monde parle de cette fête, et je fais comme tout le monde. C'est le plus sûr moyen d'éviter de se singulariser, comme dirait le défunt La Palisse. Donc, nous aurons une démonstration hors ligne; quelque chose d'inouïe en Canada et ailleurs: le spectacle offert par les descendants d'une race forte et vigoureuse réunis au même endroit pour retremper leur patriotisme.

Bon! voilà une expression choisie. Retremper est le mot, et je m'en empare tout comme si personne ne s'en était jamais servi avant moi. Il y a apparence que le patriotisme—encore un terme nouveau—cela se détrempe à la longue et dans de certaines conditions. Alors nous ferions bien de le retremper plus souvent encore, car il est évident que, sous notre climat, il se détrempe trop vite. La lame reste toujours, mais elle perd de son élasticité. Ployez-là le jour de la Saint-Jean-Baptiste, elle se redresse avec la même rapidité qu'un bon fleuret Solingen, mais il y a malheureusement dans l'année trop de jours où elle n'a pas plus de ressort qu'une tige de plomb.

* *

Depuis cinquante ans qu'elle existe, la Saint-Jean-Baptiste a sans doute produit un bien immense. Aux Etats-Unis, elle a d'abord réuni sous un même drapeau tous ceux de nos frères émigrés qui n'avaient pas oublié leur pays, et je suis heureux de dire que ceux-là étaient le grand nombre. L'exemple de ces hommes courageux, restés Français sur la terre étrangère, a rappelé aux fils d'émigrés, imbus d'idées un peu trop yankees, qu'eux aussi avaient le droit d'être fiers de leur origine. Les sociétés canadiennes se sont multipliées comme par enchantement dans la grande république voisine, et la bannière de Saint-Jean-Baptiste nous a ramené ces frères qu'un long isolement menaçait de nous enlever.

Parmi les nombreux visiteurs que nous recevrons

le 24 juin prochain, il s'en trouvera un certain nombre qui verront le Canada pour la première fois, et qui ne l'auraient jamais vu si cette occasion ne leur eût été offerte. D'autres reviendront après une longue absence et auront peine à reconnaître le Montréal des anciens jours. Puissent-ils emporter une heureuse impression de ce qu'ils auront vu et nous revenir plus tard pour se fixer définitivement dans cette province de Québec, où il est si nécessaire pour nous de concentrer toutes les forces vives de la nation! Puissent-ils être bien convaincus que nos grandes démonstrations ne sont pas le résultat d'un vain désir d'ostentation! Puissent-ils enfin ne pas croire que nous sommes moins Français aujourd'hui que nous ne l'étions lors de la fondation de la Saint-Jean-Baptiste, il y a cinquante ans!

* *

On leur fera voir de belles et de grandes choses: d'importantes cérémonies religieuses, une procession magnifique, des décorations superbes, une brillante cavalcade simulant le spectacle d'un saint roi partant pour aller sabrer les infidèles; ils entendront des sermons éloquentes, des discours enthousiastes et d'excellente musique. Bref, il y aura fête pour les yeux, pour les oreilles et pour le cœur. On leur répétera que notre race est très prolifique, et ils le savent bien, les malheureux; que nos pères se battaient assez proprement; que le ciel a des vues spéciales sur nous et que nous sommes excessivement attachés à notre religion, à notre langue et à nos lois.

Malheureusement, s'ils prennent à la lettre ce qu'ils ne manqueront pas de lire dans quelques-uns de nos journaux, ils verront en nous un peuple de francs-maçons; en parcourant nos rues, ils n'auront qu'à jeter un coup d'œil sur les enseignes pour constater que le marchand d'origine française, comme le marchand d'origine britannique, ne tient pas d'ordinaire à la clientèle des Canadiens-français au point de s'adresser à lui dans la langue de Racine. Si on leur dit que l'acheteur Canadien-français ne se plaint pas de cet état de choses, ils trouveront peut-être que le sentiment national est passablement émoussé chez le peuple. S'ils visitent nos écoles, ils pourront s'apercevoir qu'en plus d'un endroit on enseigne mal les deux langues, sous prétexte qu'il ne faut pas négliger l'anglais. S'ils visitent le port, ils verront que même les vapeurs appartenant à des compagnies canadiennes-françaises, et qui recrutent leur clientèle surtout parmi la population d'origine française, sont ornés d'inscriptions exclusivement anglaises à tel point, qu'un Canadien-français à toutes les chances du monde de se noyer s'il ne sait pas lire *life preserver*. S'ils visitent nos chemins de fer construits à même notre argent, et qui traversent les paroisses habitées par une population essentiellement française, ils remarqueront la même absence d'inscriptions propres à être comprises par ceux qui ne savent pas l'anglais. Partout ils trouveront cette tendance à faire prédominer la langue du vainqueur et, pour peu qu'ils observent, ils s'en retourneront convaincus qu'on n'est pas plus Français à Montréal que dans les centres canadiens des Etats-Unis.

* *

Tout cela n'est pas la faute de la Saint-Jean-Baptiste. Au contraire, je crois que la Saint-Jean-Baptiste a fait beaucoup pour atténuer le mal, mais ces anomalies jurent étrangement avec le déploiement de pompe qui accompagne la célébration de nos fêtes nationales. Ceux qui pèchent le plus souvent contre notre langue, non-seulement en l'estropiant, mais en la reléguant au second plan chaque fois qu'ils en ont l'occasion; ceux qui pèchent le plus souvent contre la nationalité en prévenant les désirs de nos ennemis les plus exigeants; ceux qui croient que notre premier devoir est de nous astreindre à un système de concessions perpétuelles en faveur des races étrangères à la nôtre, ne sont pas les derniers à figurer dans les rangs de notre procession. Je suis heureux de les y voir: cela prouve au moins qu'ils veulent bien rester Canadiens, tout en s'anglicisant le plus possible. Par malheur, cette tendance a pour effet de rendre inutiles tous les efforts faits par l'entremise de la Saint-Jean-Baptiste dans le but de conserver intactes les traditions que nous ont léguées nos ancêtres.

* *

S'il était admis que, pour rester fidèle à la nationalité canadienne-française, il suffit de se livrer à des démonstrations extérieures le jour de la Saint-

Jean-Baptiste; si l'opinion se répandait qu'à cette condition il est permis de faire du dernier boulevard de la nationalité canadienne-française un pays où le Canadien-français devra se contenter d'un rôle analogue à celui qu'il joue en pays étranger; si l'on posait en principe que la langue anglaise doit être la langue du commerce, même pour les Canadiens-français, alors la célébration de la Saint-Jean-Baptiste, telle qu'entendue aujourd'hui, deviendrait un leurre et une insulte au bon sens. C'est pourtant cet état de chose que bon nombre de gens travaillent à nous amener, tout en s'occupant activement de l'organisation de nos fêtes. Ils ne songent pas qu'en contribuant à faire disparaître petit à petit l'usage de notre langue, ils arriveront infailliblement à faire de nous des étrangers sur notre sol natal.

RÉMI TREMBLAY.

NOS PRIMES

Nous devons à nos lecteurs un mot d'explication sur le système auquel nous nous sommes arrêtés pour distribuer tous les mois les quatre-vingt-quatorze primes offertes.

Nous avons 5,000 abonnés ou acheteurs du MONDE ILLUSTRÉ qui ont reçu pendant le mois de mai quatre exemplaires chacun, faisant un total de 5,000 numéros entre les mains de 5,000 lecteurs.

Sur chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ il y a, imprimé en encre rouge, un numéro différent. Au tirage, qui sera fait par le public et non par nous, il y aura une urne divisée en quatre compartiments.

Dans le premier, il sera jeté 19 boules, et dans chacun des trois autres il y en aura 10, tel que représenté ci-dessous:

1er compartiment.	2e compartiment.	3e compartiment.	4e compartiment.
0 1 2 3 4	0 1 2 3	0 1 2 3	0 1 2 3
5 6 7 8 9	4 5 6 7	4 5 6 7	4 5 6 7
10 11 12 13 14	8 9	8 9	8 9
15 16 17 18 19			

Un enfant, les yeux bandés, tirera une boule de chacun de ces casiers, en commençant par le premier, et formera le n° gagnant—1ère prime.

EXEMPLE:

5	0	3	1
---	---	---	---

Après avoir remis les boules à leur place il les mêlera et procédera de la même manière au tirage des 93 autres primes.

La liste des numéros gagnants sera publiée aussitôt après le tirage.

Maintenant, si nous avons été assez explicite, il est très facile de voir que n'importe quel nombre, depuis le n° 1 jusqu'au n° 19,999, peut-être formé avec le même avantage, et qu'il est impossible que nos lecteurs soient trompés par ce système.

Avec le premier numéro de chaque mois nous recommencerons le numérotage pour un nouveau tirage.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

LE DERNIER DÉSASTRÉ FINANCIER

(Voir gravure)

Notre gravure se rapporte au fameux désastre financier du 14 mai dernier, à New-York.

La nouvelle vient de se répandre, la foule arrive de tous côtés, et bientôt la rue est encombrée. Les courtiers perdent la tête, les employeurs et messagers vont de-ci de-là, les gardiens de la paix préservent les bureaux, et on attend la confirmation des bruits divers qui se répandent.

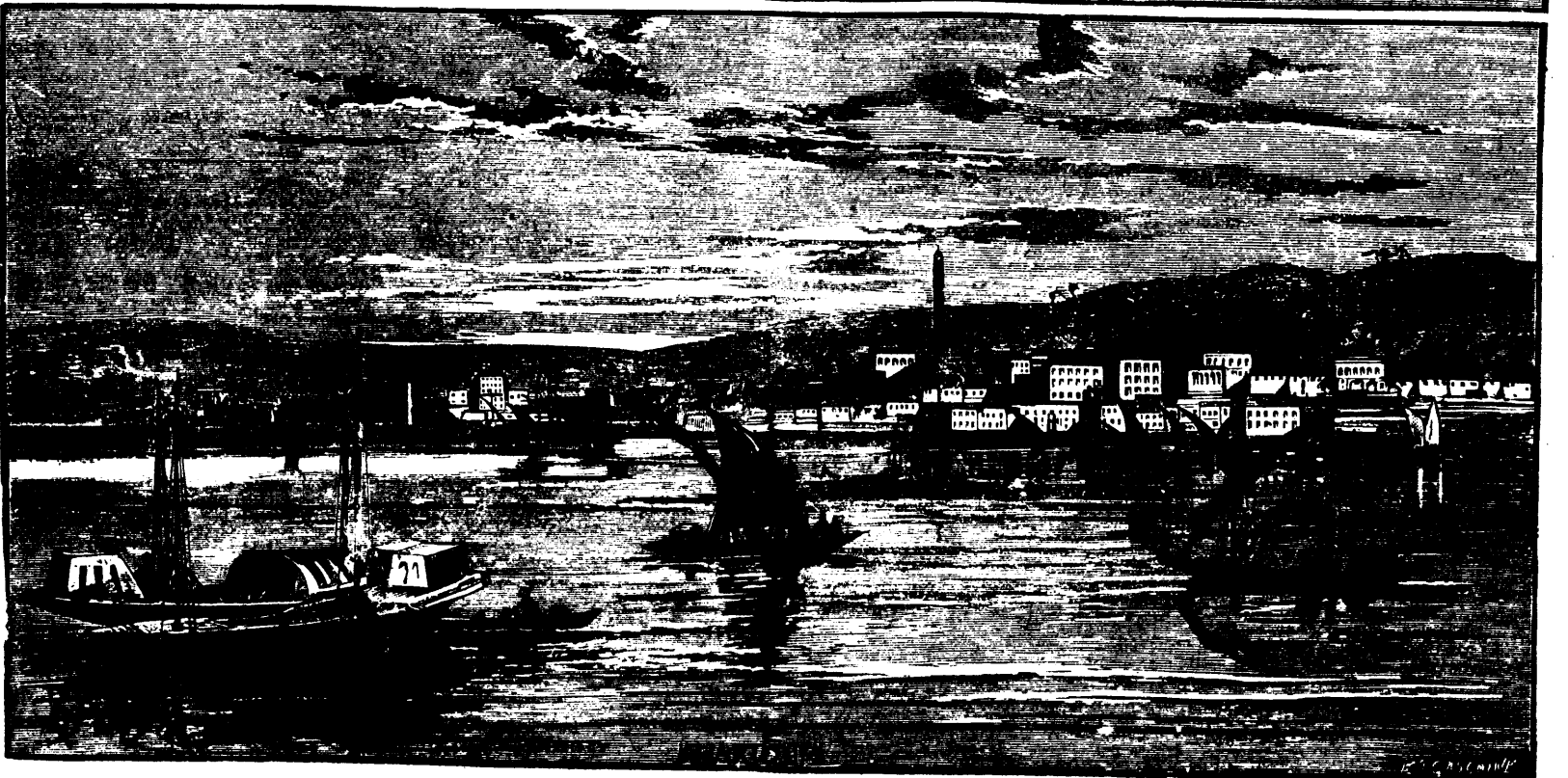
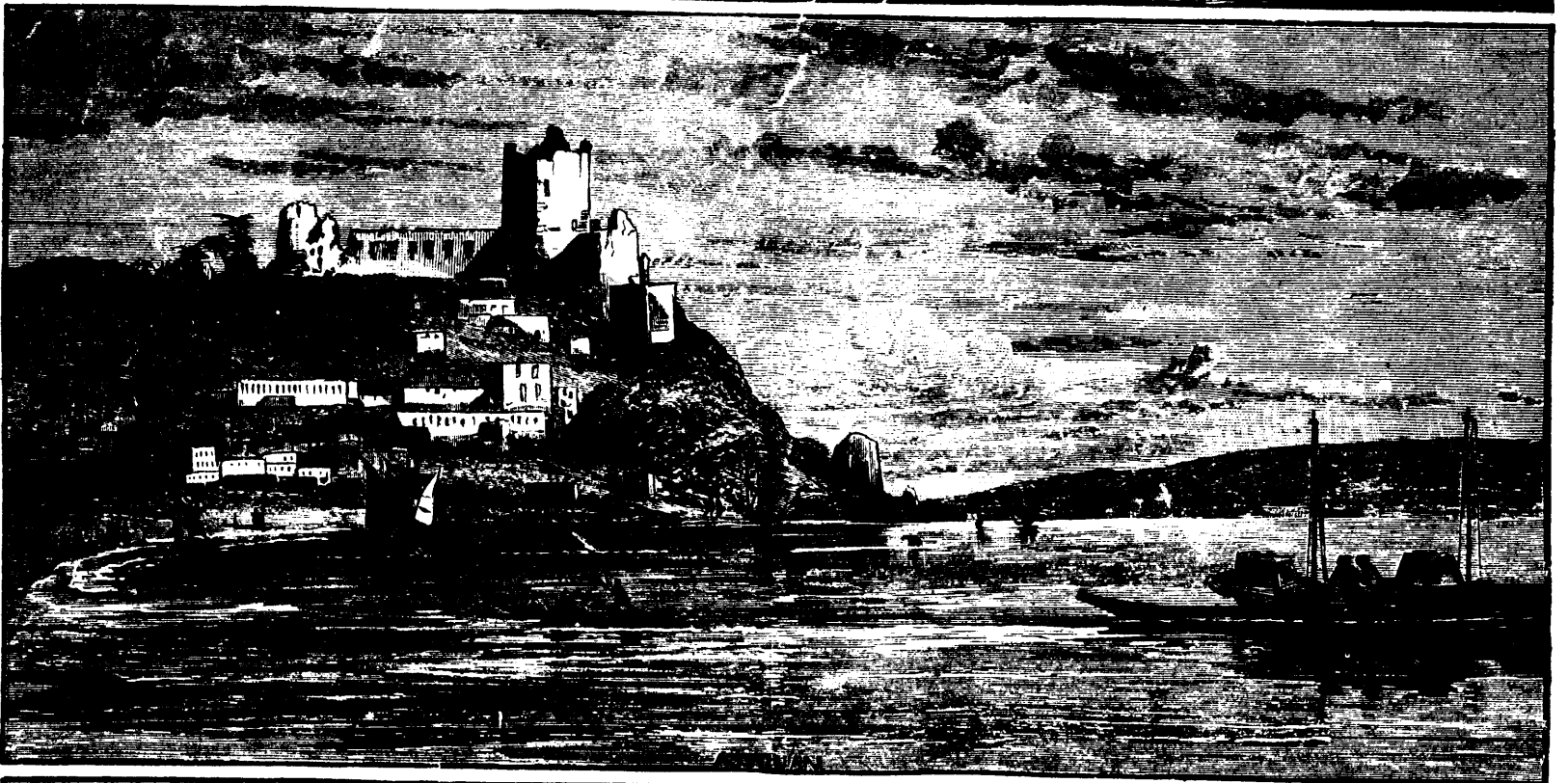
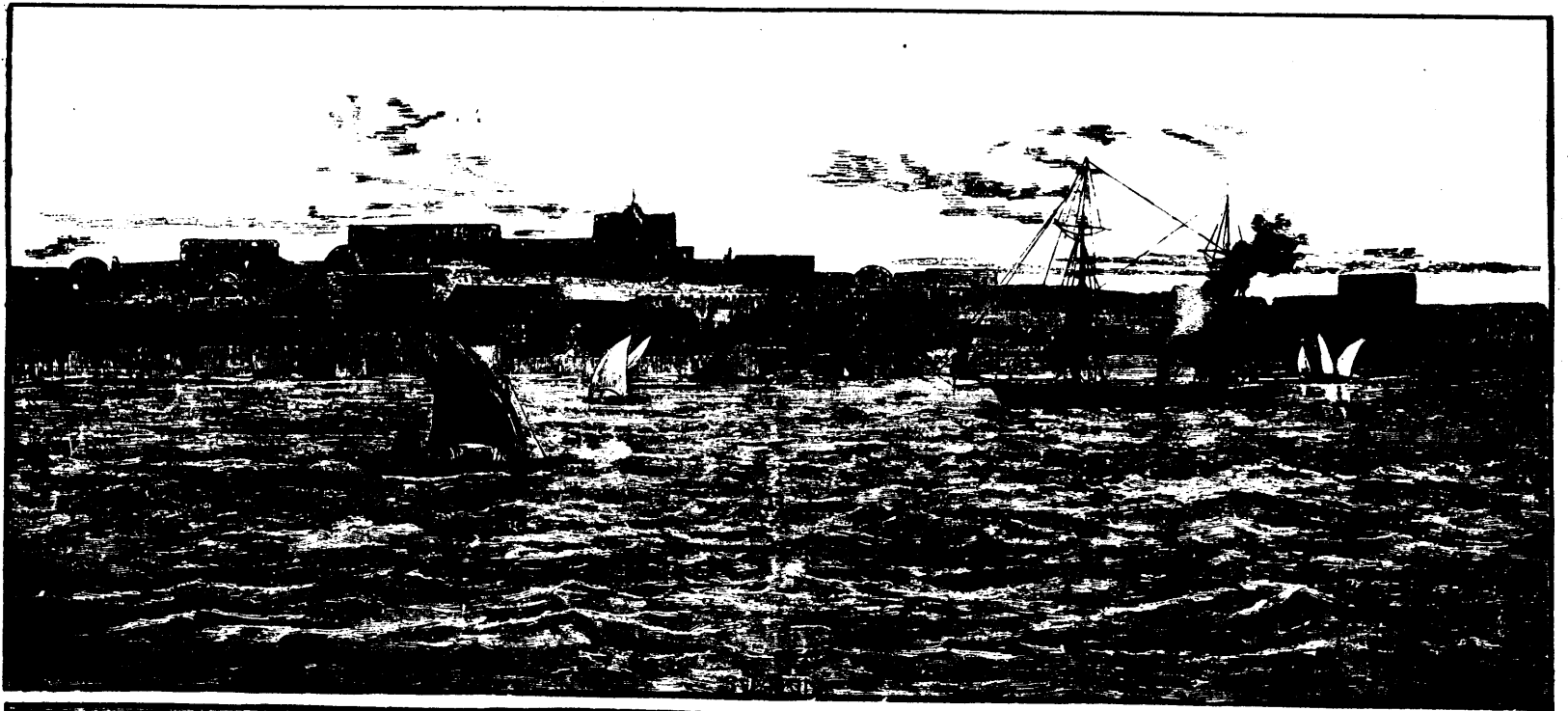
Entre boulevardiers:

—Cet animal de R... doit à son tailleur la moitié de ses succès.

—...Et la totalité de ses habits.

Un Irlandais racontait dans une société qu'il avait été un jour tellement distrait, qu'il avait mis son habit au lit et s'était couché sur la chaise où il avait dormi toute la nuit.

—Cadédis! lui répliqua un Gascon, cela n'est rien. Un jour, j'ai mis ma bougie au lit et me suis soufflé moi-même.



LE SOUDAN—VUES DE LA HAUTE ÉGYPTÉ.

LES
AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{LL}E ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE IX

En un tour de main Faraude eut mis le couvert et préparé la soupe par laquelle commençait toujours le dîner de midi.

Et quand M. Ronan et sa fille ouvrirent la porte vitrée de la boutique, la soupière fumait sur la table.

Le marchand se dirigea en silence vers sa place. Depuis la scène du jour de Noël, il n'adressait plus à Faraude de ces joyeuses paroles auxquelles elle répondait non moins gaiement.

Et ce matin-là son absence de la boutique l'avait mécontenté de rechef et très sérieusement.

Tout en mangeant son potage, il écoutait le babil de sa fille qui suivait par la pensée sa mère dans sa douloureuse visite. Mais quand la vieille soupière brune fut remplacée sur la table par le ragoût de mouton aux pommes de terre, il devint inattentif et se mit à aspirer avec affectation le fumet peu odorant qui s'échappait du plat.

Et quand il eut porté le premier morceau à sa bouche, il laissa brusquement tomber sa fourchette et, se tournant vers le fond de la cuisine où Faraude s'agitait dans la fumée :

— Ah ça ! dit-il, est-ce que la viande sera brûlée tous les jours maintenant ? Est-ce que tu nous serviras tous les jours une cuisine pareille ? Ce n'est pourtant pas le temps que tu as passé à la boutique qui t'a empêchée de veiller sur ton ragoût.

Faraude rougit de déplaisir ; mais se sentant en faute, ne répliqua rien, ce qui ne fit qu'augmenter l'humeur de M. Ronan.

Il se fit apporter le beurre et les marrons, et le ragoût quitta la table sans que personne y eût touché. Cela ne pouvait manquer d'affecter sensiblement Faraude. Mais comme depuis que la révolte était entrée dans son cœur, tous ses sentiments tournaient à l'amertume, elle ne vint pas parler à son maître et s'excuser avec sa bonhomie ordinaire, elle garda un silence boudeur qui exaspéra l'honnête marchand.

Il renvoya sa fille dans la boutique et ordonna à Faraude, d'un ton cassant, de lui apporter le tiroir de son comptoir, qui n'avait pas été vidé il y avait quinze jours, à cause de la fête. Il voulait aller au-devant de sa femme et n'entendait pas pour cela laisser ses comptes en retard.

Faraude prit la clef qu'il lui tendait, passa dans la boutique et reparut portant le tiroir qui était lourd.

— Voilà, monsieur, dit-elle, en le laissant tomber sur la petite table devant laquelle M. Ronan s'était installé ; mais je pense que vous n'allez pas rester compter cet argent ici où il peut venir des voleurs.

— Ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas, répondit-il brusquement. Cela ne me fait pas plus plaisir qu'à toi de savoir que les choses qui devraient se retrouver ne se retrouvent pas.

Cette allusion à la perte de la cuillère que Faraude avait si maladroitement provoquée, lui fit monter le sang aux tempes ; mais elle sentit qu'elle s'était attirée cette riposte et elle retourna vers son foyer, laissant son maître compter, empiler et écrire sur son registre.

Une demi-heure se passa ainsi. Tout à coup, en se retournant vers la petite table, Faraude vit étinceler les piles brillantes des pièces d'or et des pièces de cinq francs. Elle pensa que nul moment n'était mieux choisi pour adresser sa requête, et elle se dirigea lentement vers la petite table en faisant une rosette au lacet du tablier de cuisine qui préservait

de toute souillure son grand tablier de mérinos à pièce.

— Monsieur, dit-elle, je pense vous éviter un dérangement en vous disant sans tarder que je vais avoir besoin de mes trois cents francs d'économie.

M. Ronan parut surpris et, lui lançant un coup d'œil défiant :

— Voilà une demande qui m'étonne, dit-il. A peine le blé a-t-il donné sa première poignée de mouture que tu le retires du moulin.

— Monsieur, c'est par nécessité que j'agis. Je croyais bien que ces trois cents francs là seraient toujours restés chez vous à produire de l'intérêt ; mais je ne peux pas faire autrement que de les reprendre.

— Tu m'avais parlé d'un lot de hêtres que ton père voulait acheter. Est-ce pour l'aider en cela ?

— Non, monsieur, non malheureusement, car l'argent que je mettrais dans les hêtres me reviendrait plus gros en sabots. Il faudra toujours bien vous le dire, c'est pour Mathurin qu'il me faut cet argent. Au Cheval-blanc il n'est pas nourri quasi pour rien, comme au Courtil, et au collège il ne sera pas ins-

qui le touche de près et qui pourra faire son *med culpa* à l'endroit de Mathurin.

— Je te dis, Faraude, que tu perds ton temps et ton argent. Ton frère n'a aucune de tes capacités. L'instruction que tu lui as fait donner ne lui servira à rien.

— Ajoutez, monsieur, que c'est un vaurien, un voleur, et vous aurez tout dit.

— Eh ! morguienne, je ne suis pas seul à le penser.

— A quoi bon tant de raisons, s'écria Faraude dont des larmes de rage humectèrent les yeux. Donnez-moi mes trois cents francs, et que toutes nos querelles finissent.

— Mais réfléchis donc, Faraude, que cet argent sera dépensé avant six mois. Et comment feras-tu après ?

— Ceci me regarde, monsieur. Pas plus tard qu'aujourd'hui on m'a proposé une place, autre que la vôtre, et qui me vaudrait trente francs par mois.

Ce fut au tour du marchand de se sentir blessé au vif.

— Ah ! c'est de là que le vent souffle, dit-il amèrement ; tu ne cherches qu'une occasion de nous quitter, et tu n'en es pas à tes premières menaces. Ma foi, je n'irai pas chercher des cordes pour te retenir, je ne retiens personne de force chez moi.

— Est-ce mon congé que vous me donnez, monsieur, s'écria Faraude, dont l'émotion à ces paroles atteignit son paroxysme.

— C'est la liberté que je te rends. Il n'y a que le mariage qui lie les gens à ne pouvoir se délier. Ton année est finie d'hier, et si tu veux gagner beaucoup d'argent, il ne faut pas rester à la Quenouille. Elle ne te donnera jamais assez pour suffire à éduquer ce petit chenapan de Mathurin, qui a toujours été un sujet de dispute entre nous.

— Monsieur s'écria Faraude que les larmes gagnaient, ce ne sera jamais l'argent qui nous séparera.

— Non, toi et nous ; mais puisque tu ne peux laisser à ses sabots ce petit voleur de Mathurin...

— Monsieur, monsieur, cria Faraude que ce mot mettait positivement hors d'elle, je vois bien que vous ne voulez plus de moi, puisque vous n'avez que des paroles d'insultes à me dire. Eh bien ! moi non plus, je ne veux plus servir des gens qui, sans aucune preuve, nous privent de notre plus grand bien à nous autres, pauvres gens, qui est l'honnêteté.

Et, dénouant par un geste traditionnel le lacet de son torchon, elle le lança sur le dossier d'une chaise voisine.

— C'est pour de bon cette fois ? demanda le marchand irrité à son tour.

— C'est pour de bon, je ne laisserai pas l'enfant crever de misère sur le pavé de St-Cornély pour le plaisir de servir un homme qui me montre si peu d'affection.

— Eh bien ! à ta volonté, fille entêtée, s'écria M. Ronan. Va chercher fortune ailleurs puisque c'est ton idée.

Et, d'une main agitée, il compta des pièces d'or qu'il mit en pile sur le coin de la table.

— Voilà trois cents francs, plus vingt francs d'intérêt.

Il empila de gros écus de cinq francs.

— ET VOILÀ LES GAGES DE L'ANNÉE.

— Et maintenant que le diable emporte les filles obstinées de ton espèce, qui ne voient pas ce qui creve les yeux de tous les gens sages ; à savoir que donner de l'instruction à des imbéciles de l'espèce de Mathurin, c'est se ruiner et préparer le déshonneur d'une honnête famille.

Sur ces paroles le marchand rejeta le reste de l'argent dans le tiroir et remonta le tout dans sa chambre.

Faraude avait pris quasi à contre-cœur l'argent qui lui appartenait et s'était sauvée dans la partie de la cuisine qui était son domaine.

Là elle se couvrit la tête de son tablier, et ses



Voilà tes gages de l'année. (Voir page 31.)

truit pour rien du tout comme chez monsieur le recteur.

M. Ronan donna sur la table un coup de poing qui firent s'entrechoquer avec un bruit argentin les piles d'or et d'argent, et il s'écria avec emportement :

— Jamais je ne te donnerai cet argent si durement gagné pour la voir fondre entre les mains de ce vaurien de Mathurin.

Faraude s'était attendue à des observations, mais non point à cette explosion de colère. Déjà mécontente de son maître, elle trouva qu'il outrepassait ses prérogatives, et, plaçant par un geste naturel ses deux poings sur ses hanches :

— Si l'argent est à vous, dites-le, M. Ronan, s'écria-t-elle ; mais s'il est à moi, j'ai le droit de le réclamer et je le réclame.

— Décidément tu deviens folle. Le collège ne fera rien de Mathurin dont M. le recteur du Courtil n'a pu rien faire.

— M. le recteur du Courtil n'est pas seul en son presbytère, monsieur, et je connais bien quelqu'un

tâtée, s'écria M. Ronan. Va chercher fortune ailleurs puisque c'est ton idée.

Et, d'une main agitée, il compta des pièces d'or qu'il mit en pile sur le coin de la table.

— Voilà trois cents francs, plus vingt francs d'intérêt.

Il empila de gros écus de cinq francs.

— ET VOILÀ LES GAGES DE L'ANNÉE.

— Et maintenant que le diable emporte les filles obstinées de ton espèce, qui ne voient pas ce qui creve les yeux de tous les gens sages ; à savoir que donner de l'instruction à des imbéciles de l'espèce de Mathurin, c'est se ruiner et préparer le déshonneur d'une honnête famille.

Sur ces paroles le marchand rejeta le reste de l'argent dans le tiroir et remonta le tout dans sa chambre.

Faraude avait pris quasi à contre-cœur l'argent qui lui appartenait et s'était sauvée dans la partie de la cuisine qui était son domaine.

Là elle se couvrit la tête de son tablier, et ses

larmes coulèrent abondamment. Si Mme Ronan, la pacifique Mme Ronan avait été à son poste, sa parole conciliatrice eut peut-être transformé cette douleur en contrition, et le congé eût été aussi vite repris qu'il avait été donné.

Mais elle n'était pas là, et Faraude resta en tête-à-tête avec sa colère et ses difficultés.

Un instant elle espéra que Clémence viendrait lui apporter une bonne parole, et même lui tendrait la main pour l'aider à remonter dans les bonnes grâces de son père ; mais ce fut en vain. La petite Clémence aimait beaucoup Faraude, mais elle avait pour son père une de ces affections aveugles qui ne raisonnent pas.

Quand M. Ronan lui raconta la scène du paiement en l'assaisonnant de reproches à l'adresse de l'ingrate Faraude, elle avait abondé tout de suite dans son sens et, regardant le congé de Faraude comme définitif, elle s'était empressée d'aller arrêter la femme de ménage qui venait aider dans les moments de presse.

Et plus tard, en voyant Faraude commencer ses paquets, elle ne trouva pas dans son cœur un mot, un seul pour la retenir. Si bien qu'à l'attendrissement succéda de nouveau dans le cœur de la pauvre fille une colère qui la fit agir en quelque sorte contre elle-même.

Quand madame Ronan, qui avait fait annoncer qu'elle ne pourrait revenir le samedi soir, fit son entrée dans la boutique de la Quenouille le lendemain matin, elle apprit une nouvelle qui faillit la faire tomber de son haut et à laquelle elle refusa longtemps de croire.

Faraude était partie du matin avec ses paquets et était engagée chez le colonel, leur voisin, qui partait dans la semaine pour Paris.

Si Faraude avait été présente, Mme Ronan eût certainement empêché cette défection. Du moment qu'elle était accomplie, il n'était pas dans ses habitudes de s'essouffler à la poursuite des gens, et elle se résigna, non sans un intime regret, à chercher une remplaçante à l'infidèle Faraude.

CHAPITRE X

—Mademoiselle Faraude, madame vous demande.

—Je n'ai point le temps d'aller parler à madame, répondit Faraude avec le haussement d'épaules par lequel elle accueillait ce mot de mademoiselle accolé à son nom, et vous n'avez qu'à m'appeler Marion où Faraude tout court. Dites à madame, monsieur le soldat, que le dîner ne vaudra pas mieux que le déjeuner si je suis dérangée à cette heure.

—Je vais porter votre réponse, dit l'ordonnance, au petit soldat blond, à la tournure prétentieuse, et si madame veut absolument vous voir, je prierai M. Guillaume, qui a le bonheur de vous plaire, de me remplacer comme commissionnaire.

—Va-t-en avec tes messieurs et tes demoiselles, failli piou-piou, grommela Faraude. Je ne sais pas ce qu'ont ces gens-ci, de se donner de ces noms là à tout bout de champ. Comme si cela changeait rien du tout à leur condition ! C'est ma foi une belle demoiselle que Faraude, emprisonnée dans une cave où le soleil est remplacé par le feu de son fourneau. Ah ! Seigneur, qu'on m'appelle Faraude tout uniment et qu'on me laisse vivre en chrétienne et respirer l'air du bon Dieu.

Le monologue ardent de Faraude fut interrompu par l'arrivée de l'autre ordonnance qui n'était autre que Guillaume, l'enfant de St-Cornély.

—L'humeur n'est pas commode ce matin, dit-il gaiement en prenant un siège. Mon collègue a dit à madame qu'il aimerait mieux affronter une mitrailleuse que sa terrible cuisinière.

—Ah ! ce soldat est votre collègue, Guillaume. Ici on donne des beaux noms aux choses et aux personnes, ce qui ne les rend pas plus avenantes.

—M. Jules est très aimable, Faraude, et toujours le bienvenu auprès des dames.

—C'est que les dames du torchon ne sont pas difficiles. Pour moi, la vue de ce petit pincé me donne de l'humeur. Comme vous savez, j'ai passé l'âge des galanteries, et je n'en ai jamais eu le goût, Dieu merci. J'aime mieux avoir affaire à un brave garçon qui m'appelle par mon nom et que je comprends quand il parle, qu'à un failli gars qui roule des mots avec un cailloux dans sa bouche.

—Décidément, Faraude, l'humeur n'est pas commode ce matin. Est-ce que madame a grondé pour le déjeuner ?

—Non ; mais ça ne tardera pas. C'est même pour

cela qu'elle me demande sans doute, mais j'ai mon soufflé en train et je ne peux pas quitter ma cuisine. C'est comme ça, Guillaume, et je n'ai jamais vu d'esclavage pareil au mien. Ah ! je vous promets qu'à Paris je gagne durement mon argent.

—Mais enfin, Faraude, qui est-ce qui vous met si fort en colère ces jours-ci. Dans les commencements cela allait très bien, madame était contente de vous et vous...

—Vous étiez contente de madame, peut-être. Non, Guillaume, je ne serai jamais contente d'une maîtresse que je ne vois quasi jamais, qui n'a jamais eu une bonne parole à me dire, et qui fait faire ses comptes par sa fille de chambre, une mijaurée qui me regarde avec mépris, parce que je n'ai pas comme elle un gros chignon frisé et un cotillon qui balaie la rue. Et ça, ce n'est rien encore, ça se supporte avec un peu de raison ; mais il y a autre chose.

—Ah ! oui, votre cuisine, à cause que c'est un sous-sol !

—Un sous-sol, Guillaume ! c'est un sous-terre. Je vous le demande, est-ce que les créatures du bon Dieu devraient être condamnées à vivre comme ça sous la terre, comme des taupes, et à n'avoir de jour pour leurs yeux que par ces vilains trous par lesquels on n'a pas seulement la consolation de voir le ciel.

Et laissant tomber l'oignon qu'elle était occupée à peler, elle montra le poing à la petite fenêtre par laquelle un jour avare descendait des hauteurs de la maison.

—C'est comme ça à Paris, répondit philosophiquement Guillaume, vous comprenez bien, Faraude, que le terrain ici est plus cher qu'à St-Cornély. D'ailleurs, dame, ce sont toutes ces privations qui se paient.

—Cher, très cher, je commence à le comprendre, mais ce n'est pas encore d'être sous terre qui me chagrine à en pleurer, je ne manque pas de courage et je sais bien qu'il me faut gagner la pension de Mathurin.

—Qu'est-ce donc ?

—Vous ne le devinez point, homme de Saint-Cornély ?

—Non.

Faraude lui jeta un regard douloureux et, secouant furieusement la petite casserole où dansaient dans une friture de beurre des oignons hachés menus.

—A quel jour sommes-nous aujourd'hui, Guillaume l'avisé ?

—A quel jour ? mais au samedi... Non, au dimanche.

—Vous faites bien de compter sur vos doigts, car le dimanche, ici, c'est tout comme les autres jours.

—Est-ce que madame vous empêche maintenant d'aller à la messe, Faraude ? Je l'avais pourtant avertie que les filles de St-Cornély n'entendaient pas sacrifier leurs offices.

—Les filles de St-Cornély, Guillaume, seulement les filles ? Est-ce que les hommes n'ont pas d'âme en eux ? Est-ce que ce n'est pas dans la France qu'est Paris ? Est-ce que la France a changé de religion ?

—Ma pauvre Faraude, vous m'en demandez trop long. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a des gens qui se passent très bien de la religion. Si vous croyez que mon collègue pense au dimanche autrement que pour rigoler, vous vous trompez.

—Oh ! je le connais bien le piou-piou, et ce n'est point à lui que je préparerai les soupes qu'il aime. Mais pour revenir à cette maison-ci, Guillaume, pas une âme ne sanctifie le dimanche.

—C'est ce qui vous trompe, Faraude. Si vous aviez le temps d'aller à la messe de neuf heures, à la Madeleine, vous verriez le colonel entendre la messe en lisant dans un gros livre. Et moi-même, est-ce que vous croyez que je n'ai pas ma messe à une heure ou à une autre ? Pourquoi est-ce que vous ne faites pas comme moi ? On s'échappe, et en trois quarts d'heure on a rempli son devoir. Jamais je n'ai eu dans l'idée que madame, qui n'est pas dévote, c'est clair, vous défendrait d'aller à la messe.

—Elle ne me le défend pas, Guillaume ; mais tous les dimanches elle envoie sa fille de chambre avec une liste de plats comme celle-ci, et tous les dimanches nous avons du monde à déjeuner et à dîner. Alors moi je me presse tant et tant que je manque la messe ou bien les plats.

—Mais le matin, Faraude, avant que la maison se réveille.

—Guillaume, quand madame s'arrange de façon à me faire veiller jusqu'à minuit le samedi soir, je

dors comme un loir le dimanche matin. Il faudrait enfin s'entendre et ne pas demander aux domestiques de se coucher très tard et de se lever très tôt.

—C'est leur habitude aux maîtres, répondit Guillaume d'un ton résigné, il faut bien en passer par là.

—Ah bien ! moi, Guillaume, je ne me résignerai jamais à vivre comme un chien, sans prières, sans église, sans sacrements, et si vous n'étiez pas ici, vous, un brave garçon, j'aurais déguerpi il y a longtemps.

—La place est bonne, pourtant, dit Guillaume.

—Je ne dis pas non ; mais est-ce qu'il est possible de vivre sans comparaison comme une machine qui va tant qu'elle est montée ? Est-ce qu'il est bon aussi pour la santé d'être attachée devant un fourneau allumé et de n'avoir jamais une distraction selon son cœur ?

—Non, non, mademoiselle Faraude, cela ne me paraît pas possible non plus, dit la voix du collègue de Guillaume, qui entra en se frisant les moustaches. Mais, ajouta-t-il, ce n'est pas la distraction qui manque à Paris, et je crois qu'elle ne manque aux gens de St-Cornély que parce qu'ils ne savent pas où la chercher.

—Et le temps de la prendre, monsieur le beau parleur ; voulez-vous me dire quand, moi, Faraude, j'aurais le temps de la prendre ?

—Eh parbleu ! quand je la prends moi-même. Madame ne vous donne-t-elle pas votre soirée du dimanche ?

—Qu'appellez-vous ma soirée ?

—Mais de neuf à minuit.

Faraude joignit les mains.

—Et que voulez-vous, dit-elle, que fasse une honnête femme de neuf heures à minuit ?

—Qu'elle aille au bal ou au spectacle, mademoiselle Faraude. Il y a un bal très chic à cent pas d'ici, et si vous voulez je vous arrête pour la première valse.

—Moi, j'irais dans ces vilaines maisons où le diable joue du violon. Jamais ! s'écria Faraude. J'ai déjà été invitée par la marchande de légumes, qui m'a l'air d'une vieille sauteuse. Elle m'a dit comme ça en minaudant : Vous arrivez de la province, mademoiselle, vous ne connaissez pas Paris. Il faudra pourtant vous amuser. Voici une carte pour le bal du passage. C'est un franc pour les messieurs et cinquante centimes pour les dames. Je lui ai jeté sa carte au nez.

—Vous êtes vraiment trop sauvage, mademoiselle, remarqua le soldat galant, il n'y aura donc pas moyen de vous apprivoiser ?

—Pas plus qu'on n'apprivoise les biches qui courent dans la belle forêt où mon père creuse ses sabots, dit Faraude en plaçant un bol fumant devant Guillaume. Ah ! le drôle de pays que celui-ci ! Je n'entends parler que de dames et de demoiselles, il n'y a pas jusqu'à la ramasseuse d'ordures qui ne s'intitule madame. Et je m'en amuse.

—Madame, que je lui crie, madame, v'là un trognon de chou qui s'échappe de votre hotte. Est-elle bonne votre soupe, Guillaume ? et ai-je roussi les oignons à votre idée ?

—Tout à fait mon idée, Faraude ; c'est ma foi la vraie soupe de mon pays.

—Eh ! elle vous gâte joliment votre payse, Guillaume. Mad... non... Faraude, ma bonne amie.

—Je ne vous ai point prié d'ajouter ça à mon nom.

—Eh bien ! sauvage Faraude tout court, vous devriez bien diriger vers moi quelques-unes de vos faveurs. Je suis sûr que vous réussiriez bien un plat de bouillie-abaisse.

—De la bouillie-à-diable. Je ne sais pas faire des plats si mal nommés.

—Allons, il n'y a pas moyen de vous adoucir, il faut être de St-Cornély pour vous plaire.

—Et encore ! dit Faraude en hochant la tête.

—Enfin, quoique cela, je vous dirai que madame m'envoie vous redemander de monter chez elle tout de suite.

Faraude jeta un coup d'œil d'intelligence à Guillaume.

—C'est encore pour la gronderie à propos du déjeuner, dit-elle, en plongeant ses deux mains dans une jatte pleine d'eau tiède.

—J'ai en effet entendu des paroles qui me le feraient croire, continua le jeune soldat. On a murmuré contre vous au salon, à cause d'un plat qui n'a pas été trouvé bon.

—Ah ! dame, pourquoi font ils tant de festins le dimanche ! Au moment où je vais sortir pour at-

traper au moins un bout de messe, cette mijaurée d'Henriette vient me porter des ordres pour un déjeuner de six personnes. Et puis, en entendant mes gronderies à moi, elle me dit en ricanant : Vous irez aux vêpres.

—Eh bien ! pourquoi non, dit Jules avec une certaine condescendance ; Mlle Henriette ne vous donne pas un si mauvais conseil.

—Seigneur, dit Faraude en regardant Guillaume, faut-il venir à Paris pour entendre parler des gens aussi ignorants de notre sainte religion. Est-ce que vous venez d'un pays païen, M. Jules ? On le dirait puisque vous ne savez pas que le premier devoir du chrétien c'est d'entendre la sainte messe le dimanche. Vous n'avez donc jamais appris votre catéchisme ?

—Je crois que si. Vous comprenez que je ne sors pas des carrières d'Amérique ; mais j'en ai appris un autre à l'atelier et au régiment, et c'est celui-là que je pratique.

—Celui de Satan. On le connaît, allez votre catéchisme. C'est celui aussi de votre demoiselle Henriette qui s'enfarine les joues avec la poudre de madame, et qui décampe avec vous pour aller au bal ou au théâtre sitôt que la voiture de madame a tourné la rue. Ah ! tout ça va bien pendant un certain temps ; mais tout ça n'amène pas le bonheur que donne une bonne conscience ni une honnête vie, et tout ça finit quelquefois bien mal sans attendre l'heure où chacun rend ses comptes.

—Allez donc rendre les vôtres à madame et fichez-moi la paix, répondit Jules aigrement. Mlle Henriette en a par dessus la tête de vos sermons et de vos boutades, et elle serait ma foi bien aise de vous voir aller prêcher ailleurs.

Et, là-dessus, il sortit en haussant les épaules.

—Eh ! le vaurien, dit Faraude en riant, il sait bien où le bat le blesse, et quand je veux faire cesser ses bavardages je n'ai qu'à me rappeler les beaux sermons que j'ai entendus sur la mort et sur le jugement. Ça le fait filer tout de suite. Mais il ne faut pas que je fasse attendre madame. Tant qu'elle est ma maîtresse je lui dois obéissance et respect. Un coup d'œil à mon fourneau, s'il vous plaît, Guillaume, si le feu se ralentit, ou il y aura encore un plat de manqué ce soir.

—Soyez tranquille, dit Guillaume, je me charge de l'entretenir.

Sur cette assurance, Faraude jeta un coup d'œil vers un large bassin de cuivre qui lui servait de miroir. D'un petit mouvement de la main elle remit droite sa coiffe qui avait une tendance à s'incliner sur l'oreille gauche, et elle monta lentement l'escalier de service qui conduisait aux appartements de Mme Bellardin.

(La suite au prochain numéro.)

LE SOUDAN : VUES DE LA HAUTE ÉGYPTÉ

(Voir gravure)

Le Soudan attire en ce moment l'attention du monde entier et, comme ce pays est peu connu, nous avons cru faire plaisir aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ en publiant les vues de Khartoum, Assouan et Souakim.

L'Égypte proprement dite finit à Assouan, à la première cataracte du Nil, à 750 milles de la Méditerranée et à 550 milles du Caire. Au-delà se trouve la Nubie et au Sud s'étend ce vaste territoire, le Soudan, ou plutôt le "Bel'd el Su'dan," (le pays des noirs), qui comprend Dousoto, Berber et Khartoum, qui est situé au point de jonction du Nil bleu et du Nil blanc. Cette dernière ville est importante, et le gouverneur y réside. Les maisons sont construites généralement en terre durcie au soleil.

Assouan est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Syene. C'est près de cette ville que se trouvent les fameuses carrières de granit d'où sont sortis les obélisques qui ornent le temple du Soleil à Héliopolis.

Souakim est le port de mer de la Nubie et de Khartoum. Un vapeur va de Suez à Souakim en quatre jours. On se rend de Souakim à Berber à travers le désert, 280 milles, et de Berber on arrive à Khartoum en trois ou quatre jours.

Le docteur X., à un de ses clients :

—Eh bien ! êtes vous content de la mixture que je vous ai composée pour vos rhumatismes ?

—Je crois bien !... Elle ne m'en a pas donné de nouveaux !

POÉSIE

LE BAPTÊME

Ils sont là, dans la sacristie ;
Le parrain, endimanché, droit,
Dissimule une main sortie
A moitié d'un gant trop étroit.

La marraine, plus loin, assise,
Berce l'enfant sur ses genoux,
Et, songeant qu'on est à l'église,
Regarde d'un œil grave et doux.

La longue robe de baptême
La couvre de ses plis flottants ;
C'est, dans la famille, la même
Qui sert à tous depuis longtemps.

Un peu plus loin se tient le père,
Immobile, silencieux,
Il pense, rêveur, au mystère
Qui va s'accomplir sous ses yeux.

Mais, là-bas, on voit apparaître,
Ceint de l'étole, en surplis blanc,
Suivi du sacristain, le prêtre
Qui s'avance, calme, à pas lents.

On s'approche, l'enfant s'agite ;
Et, quand, au front du nouveau-né
Coule lentement l'eau bénite,
Il entr'ouvre un œil étonné.

Enfin, la dernière prière
Monte au ciel ; le prêtre s'est tu ;
Toi qui viens sourire à la terre,
Petit enfant, que seras-tu ?

Seras-tu laboureur, poète,
Soldat ou lévite à l'autel ?
—Mystère ! La bouche est muette ;
C'est le secret de l'Éternel !

NAPOLÉON LEGENDRE.

Cette charmante poésie a été lue dernièrement devant la Société Royale.

UN MARIAGE EN CHINE

Nous empruntons l'intéressant article qui suit à une revue littéraire, *Le Magazine*, qui est française, en dépit de son titre :

« Lorsqu'en Chine une jeune fille a atteint l'âge d'être mariée, c'est-à-dire sa douzième ou sa treizième année, sa famille prie un ami de lui chercher un époux ; l'ami chargé de ce soin va présenter aux parents de celui qu'il a en vue une feuille de papier rouge sur laquelle sont écrits l'année, le mois, le jour et l'heure de la naissance de la jeune fille à marier. S'il n'y a pas disparité d'âge, il reçoit en échange une feuille de papier pareille, portant les mêmes indications que l'autre.

« C'est alors que les deux familles sont mises en rapport, et aussitôt qu'elles se sont assurées que les convenances réciproques ont été bien observées, la mère du futur mari est présentée à la jeune fille à marier, et le père de la jeune fille au mari. En aucun cas, les deux jeunes gens prétendus ne doivent se voir. Les anciens ayant donné leur consentement, les deux familles sont alors engagées sans retour. Au jour fixé pour signer le contrat, le prétendu envoie des boîtes remplies de friandises de toutes sortes, des bijoux et des parures. Il reçoit en retour des chaussures et des provisions de bouche.

« Après un laps de temps qui varie quelquefois de trois à quatre ans, d'autrefois après quelques mois seulement, il se fait une nouvelle cérémonie. Selon la fortune, la famille du fiancé envoie de larges gâteaux avec des figures de dragons, d'oiseaux, et en outre des moutons ; de l'autre part, on remet des vêtements, des chaussures, des bonnets, etc., et, selon l'âge des jeunes fiancés, le jour où doivent être remplies toutes les clauses convenues est alors fixé.

« Ce jour vient enfin. Le mari reçoit la dot et le trousseau de sa femme, envoyant au-devant d'elle des fauteuils, des canapés, des flambeaux, plus ou moins riches, des musiciens et des chanteurs.

« Elle arrive, transportée dans une chaise, jusqu'à la porte de la maison conjugale où l'attend son mari pour la conduire dans la chambre qui lui est préparée. C'est alors seulement qu'elle ôte son voile et que son mari peut enfin voir ses traits.

« Les parents et les principaux amis sont réunis pour prendre part à la joie de ce jour qui ne finit

jamais qu'après qu'ils ont jeté au milieu de la chambre des nouveaux mariés un faisceau de bâtons rompus, emblème de la nombreuse famille qui doit bientôt naître de cette union.

« Le lendemain, la mariée donne à sa chevelure la forme que l'usage a réglée, met une robe rouge avec des broderies d'or et appelle les musiciens. Son mari vient la chercher ; ils vont ensemble s'humilier devant les images des dieux, s'incliner devant les portraits de leurs ancêtres et assurer de leur obéissance les anciens de leurs familles.

« Le soir, les jeunes filles viennent faire leurs compliments à leur ancienne compagne et se réunir aux invités de la veille pour un second banquet.

« Le troisième jour, la nouvelle mariée doit une visite à ses parents, où son mari va la reprendre pour la ramener à la maison commune. Une nouvelle réunion, encore plus gaie, plus animée, s'y rassemble, adressant à la mariée, sur sa nouvelle condition, mille questions qu'ils lui font subir, et pour ainsi dire quêter, car l'usage l'oblige de circuler autour de toute l'assemblée et de répondre à toutes les questions que la circonstance fait naître, sur ce qu'elle pense de son mari et s'il est à son gré.

« Le quatrième jour, la jeune épouse prend enfin possession de son ménage. Si elle est d'une classe pauvre, elle en a tous les soins ; mais, quelle que soit sa fortune, il y a un devoir dont elle ne peut s'affranchir, c'est le service du thé qu'elle est chargée de préparer et d'offrir régulièrement le matin et le soir aux parents de son mari.

« Comme on a pu le voir, les deux époux, pour être mariés, n'ont pas à prononcer un mot : leur rôle est passif. Le père et la mère décident sans appel, et à leur défaut les parents les plus proches.

« Il n'est pas ainsi des mariages en secondes noces. Les hommes ont alors la liberté de choisir eux-mêmes ; les veuves ont le même privilège. »

DE PARTOUT

—La superficie des vignes détruites en France par le phylloxera a été de 113,000 hectares en 1881, de 91,000 hectares en 1882, et de 64,000 hectares en 1883.

—La production totale du café dans le monde entier peut-être portée, en chiffres ronds, à un peu moins de 600,000 tonnes. De cette quantité, le Brésil fait la plus forte part, presque la moitié. Java (sous ce titre il faut comprendre Sumatra et autres possessions hollandaises du Sud de l'Inde), vient en second lieu avec 90,000 tonnes. L'Amérique Centrale tient le troisième rang ; elle a à son actif 50,000 tonnes. Ceylan fournit 49,000 tonnes ; les Antilles, 40,000 ; le Venezuela et la Nouvelle-Grenade, 35,000 ; l'Inde, 10,000 ; Le Mexique, 5,000 ; l'Arabie, 4,000.

—L'aquarium de Berlin possède en ce moment un phénomène zoologique : le *mus musculus*, dont lui a fait cadeau un ami des animaux. Cette souris qui, presque apprivoisée, fait entendre un chant dont les airs rappellent ceux des canaris et produisent une impression agréable par une certaine douceur de son. Elle chante surtout lorsqu'elle est excitée par quelque obstacle qu'elle ne peut surmonter, et alors ses accents plaintifs ont un charme tout particulier. Placée dans une cage à parois vitrées elle avait vainement tenté de grimper en haut, et, voyant l'inutilité de ses efforts réitérés, elle a exprimé son désappointement par un long chant plaintif, qu'elle répète lorsqu'un visiteur frappe aux vitres de sa cage.

—L'annuaire catholique romain pour l'Ecosse vient d'être publié. Les chiffres qu'il contient sont instructifs et intéressants. D'après les dernières données officielles, la population catholique de l'Ecosse est de 321,000. Il y a 319 prêtres, 2 archevêques et 4 évêques suffragants. Les maisons d'éducation supérieure dirigées par les catholiques sont au nombre de 19, et elles possèdent 27 couvents, 191 écoles, 177 missions et 303 églises ou chapelles. L'annuaire publie une lettre de la Sacrée Propagande à Rome, contenant des instructions pour l'administration de l'Eglise en Ecosse. Les dignitaires catholiques prennent maintenant une part active aux affaires publiques, et dans les grandes assemblées politiques ou sociales qui se tiennent à Glasgow, il y a peu de personnes, même parmi les dignitaires du clergé presbytérien, dont la présence soit mieux vue que celle de l'archevêque Eyre.

Compagnie de Navigation de Laprairie

1884.  1884.

Le et après LUNDI, le 19 Mai, jusqu'à avis contraire,

Le Vapeur "LAPRAIRIE"

CAPT. DEMERS.

partira aux heures suivantes autant que possible (les dimanches et fêtes exceptés):

De LAPRAIRIE	De MONTREAL
6.00 A.M.	7.00 A.M.
8.30 A.M.	12.00 A.M.
1.30 P.M.	4 P.M.
5.30 P.M.	6.15 P.M.

LES DIMANCHES ET FETES:

De LAPRAIRIE	De MONTREAL
8.30 A.M.	9.00 P.M.
5.00 P.M.	6.00 P.M.

J. BESSEAU, Directeur-Gérant.

DR. J. LEROUX,

2448, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

DR. H. E. DESROSIERS,

70 RUE ST. DENIS, MONTREAL.

AUX

MARCHANDS de la CAMPAGNE!

Nous invitons les marchands de la campagne à ne pas manquer de venir visiter notre immense assortiment, à leur prochain voyage à Montréal.

Ils trouveront à notre magasin des avantages que ne peut leur offrir aucune autre importation.

Notre assortiment est si complet que, pour se procurer les marchandises qu'on peut choisir sans sortir du magasin, il leur faudrait visiter au moins dix magasins en gros.

Nous importons toutes nos marchandises directement d'Europe, et à cause de notre double commerce de gros et de détail, nous pouvons fournir aux marchands de la campagne des marchandises mieux assorties qu'aucune autre maison de Montréal.

N'achetez pas des commis voyageurs. Choisissez vous-mêmes vos marchandises dans le meilleur stock qu'on puisse voir, et vous serez certains d'avoir toujours entière satisfaction.

Nous séparons les pièces et les douzaines sans changer les prix du gros.

Termes faciles et comptes libéraux.

DUPUIS FRÈRES,

COIN DES RUES STE-CATHERINE ET ST-ANDRE, MONTREAL.

"L'ALBUM MUSICAL,"

JOURNAL MENSUEL.

Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

PRIX : \$3.00 PAR ANNÉE.

Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à

A. FÉLIATREAU & Co., (Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel.

GRANDE KERMESSÉ

AU PROFIT DE

L'HOPITAL NOTRE-DAME.

AVIS.

Les Dames Patronnesses de cet œuvre désirant compléter leur organisation pour le 15 de ce mois, prient les personnes généreuses qui désirent y contribuer par des dons ou des ouvrages, de vouloir bien les faire parvenir le plutôt possible, soit aux Dames présidentes des tables, soit à l'Hôpital même.

L. L.-THIBEAUDEAU,

Présidente.

Montréal, Mai, 1884.

LE SIROP DE GOMME DE SAPIN COMPOSÉ du Dr. F. J. DEMERS

possède en vérité des propriétés tout-à-fait extraordinaires pour la guérison des rhumes. Des individus toussant depuis des années ont été guéris; des asthmatiques ont été guéris; des enfants ayant la coqueluche depuis des mois ont été guéris. Les rhumes ordinaires sont guéris en quarante-huit heures. Essayez-en une bouteille et vous serez convaincus de son efficacité.

En vente chez tous les pharmaciens et épiciers.

Exigez le nom du Dr. F. J. Demers sur l'enveloppe de la bouteille. Tous les marchands qui désirent se procurer ce sirop doivent s'adresser à la Pharmacie Notre Dame.

No. 215 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

UNE CHOSE
Que personne ne doit perdre de vue,
C'EST LA
GRANDE LOTERIE

J. B. LABELLE,

QUI DONNE

A TOUTE PERSONNE DES BILLETS

Avec lesquels on gagne de

BEAUX OBJETS.

—AUSSI—

N'oubliez pas d'y aller.

PREMIÈRE COMMUNION

Beau Cachemire Blanc, 50c, 75c, \$1.

Bel Alpaca Blanc, 25c, 30 et 40c

Bas en Soie, Blanc, Bon marché.

Gants en Soie Blanc, Bon marché.

Bas en Fil Blanc, Bon marché.

Gants en Fil Blanc, Bon marché.

Beaux Voiles Braidées, \$1.50 à \$5.00.

Nous avons ouvert nos TWEEDS nouveaux que nous vendons à grande réduction: 50, 60, 70, 80, 90, \$1. UN CHOIX MAGNIFIQUE.

NOS

ÉTOFFES A ROBES

ET NOS

GARNITURES NOUVELLES

SE VENDENT BIEN VITE.

VOYEZ NOS

CACHEMIRE NOIRS

ET NOS

Crêpes en Coupons

Ce sont des valeurs exceptionnelles.

MATHIEU & GAGNON

105, RUE NOTRE-DAME

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant.

2317

PRIMES

OFFERTES PAR

"LE MONDE ILLUSTRÉ"

Chaque exemplaire du "MONDE ILLUSTRÉ" porte un numéro spécial pour le tirage, imprimé en Encre Rouge.

Désireux d'atteindre une grande circulation dès le début de notre publication, qui est le seul journal illustré du Canada, nous offrons en PRIMES à nos lecteurs le montant total de nos annonces, soit \$200 par mois.

La distribution de ces PRIMES sera faite par tirage et dans l'ordre suivant:

Le 1er numéro sortant aura droit à	\$50.00
Le 2e — — — — —	25.00
Le 3e — — — — —	15.00
Le 4e — — — — —	10.00
Le 5e — — — — —	5.00
Le 6e — — — — —	4.00
Le 7e — — — — —	3.00
Le 8e — — — — —	2.00
Les 86 derniers Nos. à \$1 chaque	\$86.00

En tout 94 PRIMES représentant \$200.00

Le tirage du mois de MAI se fera lundi prochain, à 8 h. p.m. dans la salle VICTORIA, au dessus du Club Jacques-Cartier, No. 582, RUE STE-CATHERINE.

Le public choisira parmi les personnes présentes celles qui surveilleront le tirage. Inutile d'ajouter que l'honnêteté la plus stricte y présidera.

Ainsi, nous pouvons assurer que 1,128 abonnés ou acheteurs de notre journal auront l'avantage de gagner chaque année depuis \$1 jusqu'à \$50. Avec ce numéro nous commençons le numérotage du mois de JUIN. La liste des numéros sortis sera publiée immédiatement après le tirage.

BERTHIAUME & SABOURIN,

J. A. RODIER, Gérant.

PROPRIÉTAIRES.

BUREAU: 25, Rue St-Gabriel, Montréal.

BAZILE DAVID,

MAGASIN DE CHAUSSURES,

565, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL.

AVIS

Ayant uni le matériel d'imprimerie de la Cie d'Imprimerie Canadienne à la Lithographie de GEO. J. GEBHARDT & Co., nous continuerons à exécuter sous les plus brefs délais toutes sortes d'ouvrages en

Typographie et Lithographie

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie GEBHARDT & BERTHIAUME, No 30, rue St-Gabriel, Montréal.

MATHIEU FRERES,

Marchands de Vins,

No. 83, RUE SAINT-JACQUES,

MONTREAL.

DUHAMEL & LEMIEUX,

Encanteurs et marchands à commission,

527 - RUE SAINTE-CATHERINE - 527,

MONTREAL.

LA COMPAGNIE DE

PAPIER ROLLAND

Fabrique à Saint-Jérôme, P. Q. Bureau principal: A Montréal, rue Saint-Vincent, 12 et 14, chez J. B. ROLLAND & FILS. Papier blanc de toute espèce.